L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

DIMANCHE 12 NOVEMBRE 1882.

BULLETIN ARTISTIQUE.

La Bruyère a dit quelque part, et certes ce n'est pas moi qui le démentirai, qu'un joli visage est le plus beau des spectacles. Il est bien entendu que nous parlons ici visage de femme, et que ces messieurs sont priés de se tenir à l'écart. Or durant toute cette semaine, surtout le soir de l'ouverture de l'Opéra, nous avons eu ce spectacle des spectacles. En promenant les regards des baignoires aux avant-scène, des avant-scène aux premières loges, qu'on a baptisées ici "*la corbeille*", on retrouvait nombre de ces types troublants dont s'éprenait tôt le galant professeur du duc de Bourgogne. Teints blancs, marmoréens, teints roses, teints ambrés, teints cuivrés; têtes blondes, têtes brunes, têtes rousses, têtes rouges—ne les dédaignez pas, vous feriez injure à vous même et aux toiles les plus captivantes des grands maîtres italiens—têtes blanches même, il en est d'exquises—tout était là. dans le cadre restauré de la salle.

Et ces yeux, fond blanc nacré, piqué de noir, de fauve ou de bleu, semblaient être mieux allumés encore par notre soleil ou par ce que vous voudrez. Car ceux là ne s'éteignent pas aussi facilement que les becs de la Compagnie de Gaz, et dans le tournoi de lumière qu'ouvre de nos jours l'électricité, ils auraient leur large part d'éclat.

C'étaient tout le long de cette bordure de jeunesse et d'élégance, des pétillements, des flambées de regards, ces regards qui paraissent dire: je sais que vous me trouvez belle et que je le suis! et qui éclatent encore mieux à cette pensée.

La vue de ces plates-bandes vivantes est, chaque année une des puissantes séductions de l'inauguration du théâtre; et chaque fois qu'elle revient, je m'étonne et je m'indigne des irrévérences commises à l'endroit de ce sexe si charmant, si souverain, quand il reste ce qu'il doit être, et ne se mêle point à ces malheureuses créatures—hybrides—ni hommes, ni femmes, ni même auvergnates—qui se *louisemichélisent*, réclament des droits politiques, et envoient l'homme tenir le biberon, "filer la laine et garder la maison." N'est-il pas instinctif, en effet, de se redresser, de protester quand tous les Vaugelas passés, présents et futurs, sans doute, sont d'accord pour prétendre et proclamer que le masculin domine le féminin? n'est-il pas révoltant de songer que la loi salique prédomine à peu près partout, et que la femme ne règne pas, de par la loi de succession, elle qui règne de par tant d'autres lois? révoltant de penser que dans tout jeu de cartes la dame vient après le roi; révoltant, par dessus tout enfin, de se rappeler que le très malappris Confucius—car c'est bien lui, je crois—a osé dire que la femme est la lune de l'homme? L'homme! un roi soleil alors? comme Louis XIV.

L'ouverture de la scène lyrique a non seulement la bonne influence de nous ramener la "corbeille" pleine, mais encore parée ad hoc; elle induit parfois en toilette extravagante, mais presque toujours en toilette charmante même dans son extravagance. Cette année, comme les précédentes, on a été exact au rendez vous.

Chaque fois qu'un nouveau directeur vient ici prendre la place de son prédécesseur, je me rappelle, malgré moi, l'épisode du porte-drapeau, si souvent répété sur les champs de bataille. A un moment donné, il devient le point de mire, la cible de la ligne ennemie, il tombe criblé de balles; mais le drapeau est bientôt relevé par un autre héros, qui bientôt aussi roule sur le sol, et passe à un troisième les couleurs nationales, qui sont la fière image de la patrie et doivent toujours flotter au vent, fut-ce au vent chargé de mitraille.

Cela est un peu l'histoire des directeurs à la Nouvelle-Orléans. Ils portent, ils relèvent le drapeau de l'art, ils se le repassent les uns aux autres; mais, et c'est là la différence, le jour vient où l'un deux se lasse enfin de tenir le "glorieux baillon," qui même, presqu'invariablement, non plus à des défaites sanglantes, mais à des triomphes artistiques, se résumant, par exemple, en victoires à la Pyrrhus, c'est-à-dire absolument ruineuses.

Qu'on me pardonne ce peu encourageant ressouvenir, mais, à tort ou à raison, m'est avis qu'il est bon, qu'il est honnête de dire la vérité, afin qu'on se mette en garde, et qu'on prévienne, si faire se peut, ce très couteux retours.

Les mauvais jours ne peuvent pas être sans fin, d'ailleurs; la série en a été longue, démesurément longue, pour nous, et j'espère que M. Défossez ne se noiera pas, comme tant de ses prédécesseurs, qui nageaient bien, pourtant, dans cette mer très perfide qu'on nomme le budget de l'Opéra. Les temps sont plus propices.

Je ne veux point chercher noise aux artistes—que ma querelle, d'Américain ou plutôt d'Allemand, diraient-ils peut-être—inquièterait médiocrement; mais il faut bien admettre que de caresse en caresse on en est venu à en faire les enfants les plus gâtés qui soient. Enfants, si je bien écrit, car il y a toujours—et c'est bien qu'il en soit aussi—il y a toujours de l'enfant chez l'artiste. Leurs exigences sont arrivées à des sommets vertigineux, et beaucoup d'entr'eux ont le droit de jeter un œil de dédain sur le traitement des ambassadeurs même les plus huppés, quand ils regardent ceux-ci du haut de leurs appointements, qui, la raison ascendante continuant, seront tout à l'heure des dotations princières.

Le crescendo ici a été redoutable, et c'est, je vous l'affirme, une étude piquante que celle du budget d'aujourd'hui et du budget d'il y a 25 ans mis en regard. Ah! la revanche est complète; les chanteurs actuels se remboursent largement de ce qu'on a pu payer en moins à leurs camarades d'autrefois. Il est vrai que cela ne sort pas de la famille.... artistique; mais cela sort malheureusement de la caisse du directeur, quand une subvention n'est point là pour atténuer les coups portés à sa bourse par d'insatiables pensionnaires. Ce sont là pensions débilitantes à excès. La position est d'autant plus difficile, d'autant plus inquiétante à la Nouvelle-Orléans, que, si les conditions des chanteurs se font chaque année plus dures, le public, lui, vous interdit d'aller au delà d'une certaine échelle de prix, à laquelle on l'a habitué à d'autres époques, mais qui vraiment n'est plus en rapport avec la cherté artistique actuelle.

Les appointements quintuplés—décuplés parfois—des artistes laissent ce public inflexible. Peu me chault! pense-t-il, et il demeure fixé à son prix accoutumé, *planté*, comme disent les joueurs de poule espagnole.

Quoiqu'il en soit j'ai l'espoir que M. Défossez nous arrive en un temps de renouveau pour ainsi dire, et qu'il parviendra enfin à franchir d'une façon heureuse, triomphante même, c'est mon désir tout sincère, ce cap des tempêtes qu'on nomme une campagne théâtrale à la Nouvelle-Orléans.

Mais, penseront tout au moins ceux de nos lecteurs qui ne connaissent point encore la troupe présente, c'est assez, c'est trop nous entretenir du prix du stock, pour parler la langue commerciale, c'est sa valeur artistique que nous voulons connaître. J'y arrive.

En rendant compte, jour par jour, des représentations de la semaine qui se ferme aujourd'hui, j'ai essayé de faire comprendre ce qu'ont été les chanteurs dans les divers ouvrages où ils ont paru. Cette fois qu'il me soit permis de prendre chacun d'eux à part et d'écrire l'impression qu'ils m'ont laissée individuellement, sans m'arrêter à chaque rôle où ils se sont produits; travail déjà fait d'ailleurs, partiellement du moins. Si dans ce premier bulletin je ne trouve point place pour tous, je reviendrai à ceux dont je n'aurai pas pu m'occuper ici.

Je ne cacherai pas mon faible pour M. Tournié auquel, du reste, je suis bien décidé à dire tout ce que je crois être vérité. J'estime que la louange stéréotypée est aussi fade que peu digne et nuisible, et un artiste, sérieux comme il l'est, la dédaigne sans nul doute. Ce sont petites confiseries qui écœurent à trop en croquer.

La voix de M. Tournié n'est pas certainement l'idéal de ce qu'on est convenu d'appeler le fort ténor. Elle n'a point peut-être cette sonorité, ce volume, ce clairon et même cette lumière qu'on en attend. Chez d'autres que lui l'abord du grand répertoire aurait été bien scabreux, sinon impossible, avec cet instrument qui eut ses rébellions, quand il fallut le pousser aux premières luttes.

Mais M. Tournié avait le tempérament artistique, l'énergie de la volonté, la foi en lui-même, et ce que la nature lui avait donné, car on ne peut rien sans elle, il se promit de le compléter par l'étude, par l'art. Dans cet effort il a brillamment réussi, et, en dépit des résistances matérielles, il a conquis un rang élevé. Il est une des individualités très souvent, très légitimement citées à l'ordre du jour. Il a donc le double mérite et de s'être fait une voix, et de lui avoir donné la meilleure des éducations. Si la grande puissance n'en est pas la caractéristique, c'est là une lacune dont s'inquiètent médiocrement les gens de goût, les oreilles bien apprises.

Pour ma part, ce n'est point à l'intensité, à l'énormité du son que je demande des jouissances musicales; la fête peut se passer de ces éclats dont il est trop fréquemment abusé.

Je comprends l'artillerie comme engin de guerre; mais introduite dans le chant, pour guerroyer contre l'oreille, j'y objecte énergiquement; elle me cause d'indéfinissables et malfaisants sursauts, et j'enclouerais volontiers la pièce.

Si j'étais législateur, j'édicterais des lois draconniennes contre qui fait feu de cette arme là. Je refuserais droit de cité à ceux qui vous torpillent de leurs explosions vocales. L'école du cri, voilà l'ennemi.

M. Tournié est un chanteur dans l'excellente acception du mot; un enjoleur, un charmeur. Produit éminent de l'art, je le redis, il a dompté les refus, les révoltes de sa voix; et, affirmant toujours l'irrésistible pouvoir de cet art, il arrive à des effets qu'obtiennent fort peu de sujets, même avec un instrument beaucoup plus complaisant, beaucoup plus étendu.

C'est que chez lui le cœur est d'abord de la partie, et puis à ce cœur il mêle une intelligence artistique très développée. Ici pas de chant ondoyant, hésitant, sans méthode. Le style est bien arrêté, la connaissance des développements de phrases est entière, et à cette sûreté de savoir se mêlent de fréquentes inspirations, une chaleur de méridional qui achèvent l'effet. Nature chaude, vibrante, il n'a pas toujours les muscles de ses nerfs; il a du moins, et invariablement cette poésie, cette tendresse, ce sfumato—disent les italiens—qui sont tout le chant.

Pour ne citer qu'un de ses effets, car le temps me presse, je rappellerai ces tenues de notes qui, pleines d'abord, données en vigueur, s'affinent bientôt, et puis se perdent et s'éteignent enfin dans un decrescendo d'un vague charmant. En un mot, et telle sera ma conclusion cette fois, c'est le chanteur des oppositions frappantes; en un autre mot—et celui-là les comprend tous—c'est un artiste. Le nombre en est limité de nos jours.

M. Delrat, lui, est d'abord l'homme de la nature; elle a été prodigue à son égard. Voilà certainement ce qu'on peut bien nommer une voix de chair. Elle est généreuse, facile. Très résonnante même dans la tonalité la plus grave, elle est nourrie, grasse dans le medium, et en face des sommets, elle les franchit avec une aisance extrême et ne recolera pas devant un *la* longuement tenu.

Le succès de M. Delrat a été grand, très grand; déjà il est de ceux dont on cherche les noms sur l'affiche, qui exercent sur la recette une influence indéniable.

C'est, on le sait, dans le rôle de Rigoletto qu'il a engagé ici la partie; rôle au premier rang de ceux qui exigent le double talent de comédien et de chanteur; rôle que Devoyod révéla véritablement ici, et qu'après lui Méric joua et chanta d'une façon toute supérieure.

M. Delrat s'y est tenu avec distinction, et sa réussite n'y a pas été contestée un seul instant. Dès les premières mesures—le volume, l'étendue et la qualité de sa voix avaient fait leur œuvre; le public était conquis.

Mais il y a un seulement—qui, du reste, n'est en rien blessant pour lui. Seulement qu'il se tienne en garde contre une certaine partie du public, trop disposée à réclamer encore et encore des efforts, des poussées vocales de qui peut s'y risquer. Rien de plus périlleux. On se laisse aller à cette invitation; on connait les complaisances de sa voix, on en use outre mesure, et alors on néglige le sentiment pour le son; on est plus préoccupé de donner la note dans son plus fort volume, que de la faire parler par des demi-teintes mises en opposition avec des vigueurs. Ces demi-teintes, M. Delrat les connait, il l'a déjà prouvé, déjà il s'y est fait applaudir. Qu'il ne les néglige jamais.

Je suis de ceux qui se reposent sur lui avec confiance pour le brillant succès de cette campagne théâtrale. C'est une très précieuse acquisition.

M. Jourdan a retrouvé ici ses partisans, et cela devait être, car sa voix leur avait laissé de très agréables souvenirs. Cette voix n'a pas fléchi. Elle est franche, solide, longue, timbrée surtout dans le grave, et ne cédant jamais à la fatigue. A vrai dire, il n'a encore chanté qu'un rôle, celui du Cardinal, de la *Juive*—je laisse de côté *Rigoletto*, le *Trouvère*—et, je le constate à nouveau, il a très heureusement détaillé sa cavatine du 1er acte; de l'onction, du sentiment. Dans l'*Anathème* du 3ème acte, des passages fort appréciables aussi, mais je lui voudrais un peu plus d'accent, un peu plus de mouvement, de virilité.

J'ajourne à un prochain Bulletin une appréciation du talent de Mme Panchioni, talent dont les preuves ont été nombreuses en France, mais qui, me semble-t-il, n'a pas été jusqu'ici dans la possession complète de ses moyens. Ce qui n'a pas empêché d'ailleurs Mme Panchioni de se faire plusieurs fois remarquer et applaudir, entr'autres dans la scène du *Miserere* du *Trouvère*.

—Gilda est un rôle qui participe et de la Falcon et de la chanteuse légère; c'est surtout comme Falcon, à mon sens, que Mlle Hasselmans s'y est distinguée mardi soir. De cette artiste, aussi, je m'occuperai plus longuement dans une autre revue.

Mme Bernardi, dont j'ai déjà entretenu le lecteur, a fait son véritable début dans le rôle d'Azucena; rôle terne, blafard pourtant, et où les effets sont difficiles à rencontrer. Néanmoins, Mme Bernardi en a trouvé plus d'un, comme jeu, comme chant. Il y a dans cette voix de l'étendue et de l'ampleur, et, ce qui vaut mieux, des cordes sympathiques.

Ce n'est point là du chant monotone, monochrome. Le sentiment, la passion, l'énergie s'y mettent. Si j'en juge bien, l'artiste, en Mme Bernardi, cherche l'assimilation; elle s'absorbe dans le personnage dont elle a charge, et si elle ne parvenait pas à l'interpréter dans sa vérité, ce ne serait point faute d'efforts pour faire ressemblant. Mais, par bonheur, ces efforts ne lui sont pas inutiles; dans ses deux rôles de Magdalena—presque rien celui-là—et d'Azucena elle a prouvé qu'elle sait se diversifier. A côté du personnage bien compris jusqu'ici, j'ai noté la chanteuse toujours soigneuse des détails, et souvent très impressionnante.

Je ne puis aujourd'hui faire repasser devant le lecteur les artistes de l'opérette, dont j'ai d'ailleurs constaté déjà l'ensemble plein de promesses, mais je tiens, avant d'achever ce Bulletin, à dire quelques mots de M. Puget.

Le rôle de San Carlo (*La Petite Mariée*) n'est guère développé musicalement parlant. Néanmoins il m'a laissé entrevoir que, si la voix de M. Puget est d'un volume limité, elle ne manque pas de charme. Il la conduit avec habileté, et j'ai remarqué plus d'un détail qui indique du goût, de l'âme et du style.

M. Puget est un comédien de bonne école; il apportera dans l'interprétation de son répertoire la finesse et la distinction. C'est dire qu'il fera au mieux la partie de Mme Reine dont j'ai essayé d'esquisser, l'autre jour, la très sympathique personnalité.

Les chœurs sont déjà très remarquablement disciplinés, grâce à leur composition bien entendue, grâce surtout à la patience—que rien ne désarme—de M. Guille.

Quant à l'orchestre, chaque soir une amélioration s'y manifeste, et j'attends en toute sécurité d'esprit, l'exécution de *Guillaume Tell*, qui commencera tout à l'heure, et ne pourra conséquemment trouver place dans cet article. *Guillaume Tell*! j'ignore ce que nous réserve l'école complotée par M. Wagner et son royal et irresponsable complice; mais en attendant cette bavaroise future, cette musique qui menace d'être algébrique, je me résigne au régime de Meyerbeer, de Rossini, d'Halévy, d'Auber, de Donizetti, de Thomas, de Gounod, de Verdi, superbement dédaignés, paraît-il, par M. Wagner, plus tranchant encore que feu Salomon dans ses jugements.

En terminant, je complimente M. Défossez, et de son personnel et de la variété de son répertoire. Dans son désir de plaire au public il arrive même jusqu'à la témérité; car, par malheur! le grand répertoire lyrique est bien limité, il roule sur dix-huit ou vingt opéras à peine, et déjà quatre de ceux-là ont été chantés en une semaine. C'est vraiment jeu d'ambassadeur.

Ce soir *Le Petit Duc*,

L. PLACIDE CANONGE.

P. S.—Les deux premiers actes de *Guillaume Tell* viennent de finir devant une salle magnifique, et chauffée à blanc, s'il en faut juger par ses prodigalités de bravos. Bravos des plus légitimes, et auxquels tous les critiques joindront les leurs, je n'en doute pas. Je n'ai que le temps de citer la phrase d'entrée: "*Il chante et l'Helvetie*, si amplement, si chaleureusement dite par M. Delrat; le duo du premier acte, la romance *Sombre forêt* du second, le duo qui la suit, et enfin et surtout le trio dont l'exécution a été entraînante, c'est le mot.

L. P. C.

Le rapport du département de l'agriculture des Etats-Unis dit que la température, dans le dernier mois, a été très favorable au coton. Les retours qu'il publie sur la moyenne de chaque Etat, sont: Virginie, 178 livres par acre; Caroline du Nord, 180 livres par acre; Georgie, 152; Floride, 117; Alabama, 150; Mississipi, 190; Louisiane, 236, Texas, 240; Arkansas, 233; Tennessee, 170. Les chenill'es n'ont fait que peu de ravages, excepté dans quelques régions.

Les autorités de Puebla, Mexico, ont décidé que les personnes qui cultiveront le coton dans l'Etat, seront exemptes de taxes durant 10 ans.

Un astronome du Nord raconte que le point noir qu'on remarque dans le soleil est un "black eye" que ce dernier a reçu de la comète. Pour se venger, l'astre du jour a réduit en pièces la tête de l'astre chevelu.

Il y a eu, dernièrement, à New-York, une assemblée des pasteurs des différents cultes. Il a été décidé d'appeler un meeting d'indignation contre le projet d'ouvrir les salles de théâtre et de concert le dimanche, pour donner des représentations et des concerts sacrés au bénéfice du monument de Garfield.

1,556 émigrants ont débarqué à Castel Garden, New-York, dimanche dernier.

W. W. Story, le sculpteur-poète et peintre américain, est arrivé à New-York. Il a une foi entière dans l'avenir artistique de son pays, et, dit-on que désirent les artistes ses compatriotes est un public qui puisse apprécier leurs œuvres.

On lit, dans le "Baton Rouge Capitolian Democrat" que les fraudes commises dans le troisième district, sont immenses. L'hon. J. H. Acklen a l'intention de contester l'élection de M. Kellogg. Il a en main les preuves les plus convaincantes.

Dans une entrevue avec un gentleman de Boston, au sujet de son voyage au Sud, le patriote irlandais, M. A. M. Sullivan, a dit: La Nouvelle-Orléans m'a frappé péniblement comme ayant perdu sa fortune, mais occupée bravement à réparer la ruine qui l'a frappée. J'ai remarqué, dans tout le sud, des traces douloureuses du changement de fortune qui a suivi la guerre, mais j'ai vu aussi avec quelle vigueur le peuple, au cœur viril, parait déterminé à reconquérir sa prospérité d'autrefois.

Le projet conçu en Angleterre de former une somme de $125,000, dans le but de ramener en Irlande 7000 ou 8000 pauvres paysans qui végètent dans les districts peu riches des Etats-Unis, est d'un succès douteux au point de vue politique et à celui de la bienfaisance.

Nous venons de parcourir plusieurs journaux du Nord et de l'Ouest; ils sont tout entiers à la joie que leur inspire la victoire démocratique et leurs colonnes sont remplies exclusivement des nouvelles qui se rattachent à cette importante modification et arrivant de tous les points du pays.

LA SAUCE D'UN LAPIN.

Une dissertation sur les effets et les causes nous entraînerait bien loin; Scribe a fait, d'ailleurs, là-dessus la charmante comédie du *Verre d'eau*; on pourrait peut-être faire un pendant intitulé *le Lapin*, mais ça ne pourrait guère aller au Théâtre-Français, et bien que, depuis l'*Ami Fritz*, surnommé *Fritz Poulet*, on soit sorti des pâtés de carton, on n'a pas encore mangé de lapin dans la maison de Molière.

Donc, Boutonnier a gagné un lapin à une fête de banlieue, et cet homme doux, sobre, travailleur, de plus, tranquille comme ce Baptiste complètement inconnu, bien qu'il ait donné lieu à un proverbe, Boutonnier, ce jour-là, s'est mis au niveau de "Mes Bottes" et de "Bibi-la-Grillade," les héros de M. Zola; il a stupéfait son portier par sa rentrée nocturne, il a cassé de la vitrerie, crevé des casseroles, battu sa femme et mis le voisinage sens dessus dessous.

Tout cela, parce que, le jour de la paie, il s'est laissé entraîner par des godailleurs à la fête en question, laissant sa femme à la maison et les enfants à leur mère, comme on laisse les roses aux rosiers. Le lapin gagné, on est allé le faire fricasser chez un marchand de vin. Toute la paie y passe....et la raison aussi, et voilà Boutonnier en police correctionnelle.

Mais il a gagné un lapin: aux petites causes les grands effets, comme nous disions en commençant, sans compter que l'homme au lapin n'est pas près d'obtenir son pardon de madame Boutonnier, habituée à porter la culotte, et pour cela, d'autant plus irritée contre son mari: "Il n'y a que le premier pas qui coûte," dit-elle avec raison; et le premier pas de Boutonnier dans la voie de l'inconduite lui ayant coûté 35 francs, on comprend que madame Boutonnier redoute les autres.

"Avec des manières comme ça, dit-elle au tribunal, une femme et des enfants sont appelés aux fonctions de mourir de faim. Ah! messieurs, faudrait une loi contre les mauvaises coteries, les gouapeurs qui entraînent les hommes tranquilles de leur ménage; mais il n'y en a pas, et une loi ne se fait pas toute seule comme le pot-au-feu; qu'on en fasse une!"

M. le Président.—Il ne s'agit pas de tout cela, madame; dites ce dont vous vous plaignez.

Madame Boutonnier.—Comment, monsieur, de quoi je me plains? Un homme qui m'a levé la main dessus, et le pied; cassé tout son intérieur, et que la robe dont j'étais investie est bonne à en faire des linges à barbe que c'est un n'haillon, et toute sa paie qu'il a mangée: 35 francs!

Le prévenu.—Joséphine, j'en ai versé diverses larmes bien amères; je ne demande rien que l'agrément de ton estime.

Madame Boutonnier. — Taisez-vous, homme monstrueux! Enfin, messieurs, qu'il était si tellement extraordinaire de fureur, que j'ai sorti de ses yeux, vu qu'il m'aurait radicalement extirpé par la fenêtre.

M. le Président.—En voilà assez, taisez-vous!

Madame Boutonnier.—Comment! que je me taise?

Le prévenu.—Tiens toi donc mobile, puisque monsieur te le dit; tu fais un tapage insignifiant.

Madame Boutonnier.—Un homme qui s'est mis dans un état d'ivre-mort, qu'il est resté plongé pendant huit heures dans une insomnie qu'on ne pouvait pas l'en extraire.

M. le Président.—Voyons, allez vous asseoir.

(*Au prévenu*).—Qu'avez-vous à dire?

Le prévenu.—Mon président, mon opinion est que je ne me rappelle de rien du tout que du lapin.

Madame Boutonnier.—Oui, un lapin qui t'a coûté.....

M. le Président.—Voulez-vous vous taire?

Le prévenu.—Que tu es ennuyeuse, Joséphine, par les interruptions que tu nous procures; que même t'as un triste caractère, et que t'aurais affaire à un autre homme qu'il te changerait contre un quarteron de tabac.

M. le Président.—Asseyez-vous.

Le tribunal délibère.

Boutonnier.—Joséphine, demande ma grâce.

Madame Boutonnier.—Je te méprise, voila ce que tu es, t'as besoin d'une leçon; la prison n'est pas faite pour les dromadaires.

Boutonnier (*au tribunal*).—Je demande à dire un mot.

M. le Président.—Quel mot?

Boutonnier.—Le mot que je suis prêt à signer que ça ne m'arrivera plus, si on veut me donner tous les matériaux pour écrire, et que si ma femme veut me pardonner, nous ne parlerons jamais de ça à qui que ce soit dans la nature humaine.

Le tribunal condamne Boutonnier à quarante-huit heures de prison.

Madame Boutonnier.—Je n'en demande pas plus; mais que si tu recommences, il y aura quarante-deux lieues entre toi et moi, toujours en montant.

LA GRENOUILLE A QUEUE.

Il faut qu'un animal ait une queue ou qu'il n'en ait pas; ainsi l'a décidé dans sa sagesse le Créateur de toutes choses, à part, bien entendu, la maxime que la sagesse de M. de la Palisse ou de M. Prudhomme eût suffit à proclamer.

Madame veuve Mirail, ne peut pas venir à bout d'avoir des animaux avec ou sans queue. Ses explications vont faire comprendre ce qu'on ne comprendrait pas sans cela.

Elle a cité sa concierge en police correctionnelle pour mutilation d'animaux domestiques.

—Figurez-vous, messieurs, dit-elle, que c'est une horreur des abominations que cette femme-là; voyez-vous, faut que ça n'ait pas plus de sensibilité qu'un rhinocéros sauvage.

La prévenue.—On me laisse traiter comme la plus vile des turpitudes et que ça n'est pas vrai, messieurs, ce que dit cette dame.

M. le Président.—Vous vous expliquerez tout à l'heure.

La prévenue.—C'est tout expliqué; c'est pas moi.

M. le Président.—Voulez-vous vous taire.

La plaignante.—Messieurs, j'avais un chien, joli, que c'était l'admiration de tout le monde, qu'il y a même un Anglais....ou un Espagnol....je ne sais pas au juste, seulement je sais qu'il a comme un accent gascon, eh bien, messieurs, il m'en a offert 120 fr. Une queue! ah! si vous aviez vu, un panache! (*Rires.*)

M. le Président.—Arrivez au fait.

La plaignante.—Eh bien! messieurs, la pauvre bête, qui avait l'habitude de descendre dans la cour, revient.....ah! messieurs, plus de queue! coupée net, *rasibus*....et il saignait, la pauvre bête.... Ça m'a fait tant de peine que, ne pouvant plus le voir en face, je m'en suis défaite. Alors, voilà qu'on me donne un angora.....Ah! un manchon, un bonnet à poil....et une queue!.... (*Rires bruyants.*)

M. le Président.—Voyons, abrégeons; on a encore coupé la queue à votre chat? (*Nouveaux rires.*)

La plaignante.—Comme à mon chien, au ras; on ne lui a pas laissé ce qui me tiendrait dans l'œil.

La prévenue.—Mais est-ce que ça me regarde, tout ça; est-ce que c'est moi?

M. le Président (*à la plaignante.*)—C'est tout?

La plaignante.—Pour les queues coupées, oui, mais vous allez voir plus fort; je me dis: Puisque je ne peux pas conserver des animaux avec leur queue, je vais m'en procurer un sans queue, je serai sûre qu'on ne la lui coupera pas. (*Rires bruyants.*) Ne pouvant plus voir mon chat en face sans sa queue, je lui donne la volée (*Nouveaux rires*), et j'achète une grosse grenouille verte dans un bocal. Je me dis: Celle-là, on ne lui coupera pas la queue. Un jour, en rentrant, j'ouvre ma fenêtre, je vais voir ma grenouille pour savoir le temps qu'il fera le lendemain, vu que chacun sait que quand la grenouille monte, c'est que....

M. le Président.—Bien, bien, terminez.

La plaignante.—Eh bien, monsieur, je la vois sur le dos, dans le fond de l'eau, qui battait ses petits flancs. Je regarde ce qu'elle pouvait avoir, et qu'est-ce que je vois? une grande queue en plume qu'on lui avait plantée, si bien que ça lui avait perforé le tempérament.... (*Hilarité bruyante et prolongée.*)

M. le Président.—Enfin, vous imputez toutes ces méchancetés à votre concierge?

La plaignante.—Monsieur, elle s'en est vantée.

M. le Président.—A qui?......où sont les témoins?

La prévenue.—Oui, où sont-ils les témoins?

La plaignante.—Vous les avez dépravés en leur payant du café et des cerises à l'eau-de-vie quand vous avez su que je voulais vous traîner sur les bancs de la magistrature; alors, ils disent qu'ils ne savent rien, mais je lève la main qu'ils me l'ont dit, même que pour la grenouille, ils ont raconté, comme je demeure au premier, que vous aviez monté jusqu'à ma fenêtre avec une échelle, pour la martyriser la pauvre bête, en y mettant une queue dont elle est morte.

M. le Président.—Enfin, madame, vous n'avez pas de témoins, votre concierge nie le fait....

La plaignante.—Une vengeance, monsieur.

M. le Président.—Cela est bien possible; mais, encore une fois, nous ne pouvons pas condamner sans preuves.

Dans ces circonstances la concierge a été renvoyée des fins de la plainte.

Persécutions en Mandchourie.—Les journaux de l'extrême Orient nous ont apporté, ces jours derniers, le récit des souffrances qui ont été infligées, en Mandchourie, à l'un de nos compatriotes, le Père Couraux, et dont nous en avons déjà donné le résumé.

Ce missionnaire, fort du droit que les traités accordent à tous les étrangers de posséder des terres et des immeubles en Chine, était devenu propriétaire d'un terrain situé dans un village du nom de Hu-Lan, près du fleuve Amour.

Le 15 juin, vers six heures du soir, M. Couraux vit se diriger vers sa maison, qu'entoure une simple barrière en roseaux, une centaine de soldats chinois, en tenue de fantaisie. Ils poussaient des cris de mort et brandissaient de longs bâtons. M. Couraux rentra chez lui, mais les bandits, faisant irruption dans sa chambre, le frappèrent à coups redoublés, brisant tout ce qui se trouvait à leur portée. L'abbé put saisir son revolver et faire feu. Un de ses assaillants tomba. Aussitôt M. Couraux fut terrassé, désarmé, et après avoir reçu les décharges de son propre revolver, il fut traîné la corde au cou dans la cour de son logis.

La tête tuméfiée, le cou et le bras droit percés par deux balles, aveuglé par le sang qui coulait de plusieurs plaies au front, il fut hissé sur une charrette, où ses assassins l'attachèrent par la tête et par les pieds.

Une autre victime vint prendre place à côté de lui; c'était un Chinois chrétien, maître d'école, qui, accourant pour prendre la défense du missionnaire, était tombé roué de coups à ses côtés. M. Couraux, escorté par les soldats et une foule immense, dans laquelle ne se montrait aucun officier, fut conduit tout au bord du fleuve, où il crut qu'il allait être jeté; de là, il fut mené au champ des suppliciés, où, lui criait-on, il allait être décapité. Ce n'était qu'un jeu barbare de ses bourreaux, qui finirent par le conduire à l'extrémité de la ville, où se trouve un tribunal.

L'édifice était entouré de troupes en armes, par crainte qu'il ne fût envahi par les chrétiens indigènes, assez nombreux dans le village et les environs. En entrant dans le prétoire, M. Couraux put reconnaître un mandarin à bouton bleu qui, ravi en apparence de ce qu'il voyait, fumait tranquillement sa pipe. Il aperçut encore autour de lui d'autres mandarins, à boutons, mais dont les traits lui étaient inconnus.

Jusqu'à l'arrivée des autorités chinoises, qui n'eut lieu qu'à minuit, le missionnaire et son compagnon souffrirent les plus horribles tortures. Mis à nu, on introduisit des pipes allumées dans leurs plaies; on chercha à leur arracher les yeux; leurs bouches furent remplies de cendres de tabac, de salive et de boue. Après un examen sommaire des blessures, le tribunal, composé de huit mandarins à bouton bleu et d'un haut mandarin à bouton blanc, interrogea les victimes; mais, hors d'état de répondre, elles restèrent silencieuses, inertes, sur leurs bancs, les mains toujours liées, soutenues par deux soldats.

Ce n'est qu'au lever du jour que cessa cette lugubre tragédie. M. Couraux et son compagnon furent replacés sur la charrette et reconduits à leur domicile. De la maison de M. Couraux, il ne restait que les murs. Tout avait été pillé par les soldats.

Le père Boyer et un autre missionnaire sont aussitôt partis pour Pekin, afin d'y faire entendre une protestation contre les mandarins de Hu-Lan, par l'intermédiaire de notre ministre. M. l'abbé Couraux est français avant tout, et si l'outrage qui lui a été infligé n'est pas relevé, à ce titre, demain il peut être renouvelé contre n'importe quel Européen, prêtre ou laïque, qui, confiant dans les traités, voyagera en Chine.

Pendant que beaucoup d'Européens, touristes, savants ou commerçants, circulent dans l'intérieur de la Chine, et même s'y installent sans être molestés, les missionnaires seuls sont antipathiques aux Chinois. Les apôtres anglais et américains ne sont pas, du reste, mieux partagés que les apôtres français, à cet égard, et il ne se passe guère de mois sans que, sur quelque point de l'immense empire, on ne signale une chapelle catholique ou protestante livrée aux flammes et au pillage.

[*Le Journal du Hâvre*]

—Le bel écusson qui orne le frontispice de l'Hôtel de Ville de Marseille, et qui surmonte la porte d'entrée sur le quai du Port, écusson qui fut abîmé lors de la grande révolution, parce qu'il portait les armes royales de France, vient d'être en partie détruit.

Cette pièce due au ciseau de Pujet, et la seule qu'il fit en 1673 pour l'ornementation de Marseille, coûtait comme achat de la matière première 1396 livres et le sculpteur n'avait eu que 104 livres d'honoraires.

Mercredi, vers cinq heures, la partie basse de l'écusson s'est détachée et est tombée sur les marches de l'escalier d'entrée, où elle s'est cassée en deux morceaux. Heureusement que personne ne passait en ce moment: cette masse mesure un mètre de long et 70 centimètres de large.

La terre de Wrangel, dans l'Océan glacial, vient d'être visitée par l'équipage du baleinier américain Belvedere, et un des marins de ce navire, Francis Smith, de retour à San Francisco, a décrit cette terre désolée. Il raconte qu'en approchant du rivage ils aperçurent le signal planté par le lieutenant Reynolds, du Corwin, 1881, et qui consistait en un petit drapeau américain attaché à un morceau de bois.

La terre de Wrangel s'élève abrupte au dessus de la mer; il n'y a pas de plage, la terre ayant une élévation moyenne de dix pieds au-dessus de la surface de l'eau, qui est profonde de toutes parts. Les sondages effectués par les marins du Belvedere ont donné une profondeur moyenne de dix à douze brasses à une distance de dix pieds du rivage. Le sol était rare et paraissait formé presqu'entièrement de grands cailloux noirs. Entre ces cailloux pousse une herbe verte à brins minces.

La terre de Wrangel est un plateau uni. En s'avançant vers le centre, les marins du baleinier rencontrèrent de nombreux étangs et des marais d'eau saumâtre. La seule végétation aperçue par eux a été une petite fleur sans parfum, de la forme de l'œillet à quatre pétales et de la mousse de rocher. Partout on voyait des piles de bois d'épaves. On reconnaissait qu'à certaines époques de l'année la terre de Wrangel doit être entièrement recouverte par la glace. C'est pour cela, croit-on, que Delong n'y a laissé aucune trace de la *Jeannette*. Il ne semble pas probable qu'un établissement puisse jamais être créé sur la terre de Wrangel.

Un Anglais qui a gagné une fortune considérable à élever des autruches dans la Ville du Cap, M. Protheroe, est sur le point d'entreprendre cette exploitation aux Etats Unis, où il est persuadé qu'elle prospèrera. On sait que le bénéfice de l'élève des autruches se trouve dans la vente de leurs plumes, que le commerce paie un prix élevé. M. Protheroe, n'a pas encore décidé dans quel Etat il établira sa "ferme d'autruches," mais il a déjà reçu un premier envoi de vingt-deux de ces grands oiseaux, qui reçoivent provisoirement l'hospitalité au Central Park, où beaucoup de curieux vont les visiter.

Les bombes.

Depuis que la dynamite fait des siennes à Lyon, il paraît qu'on voit dans cette ville beaucoup de gens porter la tête plus haute et parler à tout le monde d'un ton de commandement.

On demande à quelqu'un la raison de ce changement d'allures:

—Ma foi, depuis que les malfaiteurs menacent de me faire sauter, je finis par me croire empereur de toutes les Russies!

On sait quelle est l'importance des sous titres dans la rédaction des affiches de théâtre, en province.

Tout récemment, dans une grande ville de Normandie, un jeune premier qui est en même temps le régisseur général de la troupe, décide son directeur à jouer la *Charlotte Corday* de Ponsard.

Mais l'impresario, pour attirer le public, veut ajouter à l'annonce de la représentation quelque chose qui donne à la pièce un peu de couleur locale.

—Qu'est-ce que c'est au juste que votre Charlotte?.... demanda-t-il à son pensionnaire.

—Une fille héroïque, qui fit tout exprès le voyage de Caen à Paris pour donner un coup de couteau dans le ventre de Marat.

—Parfait, dit le directeur en se frottant les mains. Je tiens notre affaire. Mettez sur l'affiche:

Charlotte Corday

ou

LES TRIPES A LA MODE DE CAEN.

INSTITUTIONS.

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat,
Coin St Philippe et Prieur.

Les cours de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et sont confiés à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offertes aux élèves sans prix extra.
Un cours d'Espagnol et d'Allemand a lieu à l'Institut. 17 oct—

Columbian Institute,
128 RUE ESPLANADE.
ECOLE de jour et Pensionnat pour jeunes filles. Kindergarten pour petits enfants, garçons et filles. La réouverture de la session a eu lieu le LUNDI, 4 septembre 1882.
MLLE H. FITZGERALD, Directrice.
19sept—6m

Institut Markey & Picard,
A l'angle des rues Esplanade et Tonti, N. O.
PENSIONNAT ET EXTERNAT.
Le 4 septembre aura lieu l'ouverture des classes de cette institution si favorablement connue. Les études comprennent toutes les branches formant une éducation complète. L'enseignement des arts d'agrément est confié à des professeurs éminents.
Pour plus amples informations s'adresser à l'Institut. 27 août 3m D M J

MEDECINS.

Dr S. J. COURREGE,
RESIDENCE ET OFFICE.
No 260 Rue Claiborne, encoignure Chemin du Bayou.
Consultations, de 8 à 10 A. M., et de 2 à 3 P. M.
Le Dr traite aussi les maladies chroniques.
31 oct—1m

Dr A. W. de Roaldès.
Résidence: 415 rue Decatur.
Près des Champs-Elysées.
Office: Coin Baronne et Commune, au-dessus de la "Bâtisse du Gaz." Elévateur: rue Commune.
Consultation: de 1 à 3 P. M.
2 août 5m..J.D.M

Le Dr J. CARRIERE,
Ex-Interne des Hôpitaux de Paris,
Lauréat de l'Académie de Médecine,
No 2, rue Portalis,
Près le Boulevard Malesherbes,
PARIS, (France).
1e juill—6mMaJD

Brasseries.

MaraisStreetSteam Brewery
H. F. STURCKEN,
80, 82, 84 et 86 RUE MARAIS,
Entre Conti et St.-Louis,
1er fév—82.1 an.DMJ

PELICAN STEAM BREWERY
EUGENE ERATH,
383.....RUE VILLERE.....383
Entre Esplanade et Chemin du Bayou
11 jan—83, 1anDMarJ

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 rue Dauphine, immédiatement après l'édifice formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

G. P. MALONEY, D. D. S.,
DENTISTE.
BUREAU ET RESIDENCE,
150.......RUE DU CANAL.......150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix de fabrique 25 août—

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
31mai—1an D Ms J

LE PLUS BEAU STOCK
—DE—
LUNETTES
—ET DE—
LORGNONS,
A des prix modérés, reçus récemment de France.
De Magnifiques Verres à Lunettes,
E. CLAUDEL,
Opticien,
56 rue du Canal, près Camp
20 fv—1an

Poudre Levain
INFAILLIBLE
—DE—
PRESTON & MERRILL.
LE VRAI LEVAIN!
NON MELANGE. NON FALSIFIE.

PARFAITEMENT PUR, c'est la préparation la plus forte, la moins coûteuse et la plus saine pour faire le pain.
VENDU PAR TOUS LES GROCERS.
S. MENDELSOHN,
Agt pour Preston & Merrill, Bureau No 59 rue Douane.
12 janv—1an J&D

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER,
17.......RUE BARONNE.......17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

S. N. PIKE'S Magnolia WHISKEY Cincinnati, OHIO.
LE CLICHE CI-DESSUS EST LE MARQUE DU VERITABLE ET CELEBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
réparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., Successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
entre les PREMIERES MAISONS de gros épicerie se vendent à la Nlle-Orléans.
déc 31—1 an

E. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE
A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
No. 3½ RUE CARONDELET.
Avances libérales sur consignations à nos amis Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE ET LA NOUVELLE-ORLEANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Hâvre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

PARIS, partira pour le Hâvre vers le 20 novembre, et sera suivi par le ROUEN, entre le 20 et le 25 novembre.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril— FORSTALL, ROSS & CLAYTON, 173 rue Commune.

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville,
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaquée, des Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—6m

PHARMACIE DUCONGE.
39.........RUE DE CHARTRES.........39
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHÉ,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de: MEDICAMENTS PATENTES, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Ducongé.
Agence pour la vente du Willen's Dysentery Remedy.
1er sept 82—1an

VAPEURS.

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI 15 nov à 8 h. A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer KNICKERBOCKER, Capt. F. Kemble.
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P.C.
Passage -Cabine..........$40
Entrepont..........20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Hâvre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

THE CROMWELL LINE.
FOR NEW-YORK DIRECT
To sail on WEDNESDAY, 15 nov. at 8 A.M.
This line is composed of the following steamships—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
The steamship KNICKERBOCKER, Capt F. Kemble.
will leave her wharf, foot of Toulouse street.
INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT
Cabin passage..........$40
Steerage..........20
Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON & CO
4 mai—1an 41 Carondelet street.

MANDEVILLE et COVINGTON.
Steamer de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'HIVER.
A PARTIR DU 1er NOVEMBRE 1882
Le steamer partira de Milneburg à l'arrivée du train quittant la gare de Mobile, au pied de la rue du Canal comme suit:
MARDI, à l'arrivée du train de Midi.
JEUDI, de Midi.
SAMEDI, de 3 P. M.
Retour, laissera Old Landing:
LUNDI..........5 A. M.
MERCREDI..........7 A. M.
VENDREDI..........7 A. M.
S'arrêtant à tous les points intermédiaires.
Prix, chaque voyage, $1.
Fret reçu tous les jours à la gare des marchandises du Louisville et Nashville Railroad, au pied de la rue Girod.
1er nov—

Paquebot de la malle, pour Vicksburg
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine.
J. F. Muse, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Parisot pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St.-Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN JANNEY, 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Rail road au même taux que les autres bateaux.
11 sept—

Plaquemine.
Paquebot régulier, deux fois par semaine. Le bateau à vapeur de première classe
WHISPER,
J. A. COMSTOCK, capitaine.
GEO. M. WOODS, commis.
Départs, tous les Lundis soirs à cinq heures, et tous les Vendredis matins à 11 heures, prenant le fret et les passagers pour tous les atterrages de la côte jusqu'à Plaquemine.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à l'office de la ligne, sur la Levée, au pied de la rue Conti. 1er sept—3m

BODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 2 et 4 mulets, charrettes à bœufs, do. pour logs, wagons à coton, charrettes à bagage, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et les ferrements extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 61 rue Carondelet
2 mai 1882—1an

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
Les magnifiques navires de cette ligne favorite sur le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:
FRANCE, P. de Hauterive, mercredi, 8 nov.
SAINT-GERMAIN, Delaplane, Mercredi, 15 nov.
LABRADOR, Joucla, mercredi, 22 novembre
Prix du passage pour le Havre.
Première cabine (vin compris)..$80 et $100
Deuxième classe..........$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
AD SCHREIBER,
Gallier Court, Lettre H
1 mai— Nouvelle-Orléans.

Ligne de Bordeaux.
COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR.
Les steamers de 1re classe de cette ligne partiront comme suit:
CHATEAU LAFITE, 4000 Tonneaux (neuf) vers le mercredi 15 novembre.
CHATEAU LEOVILLE 4000 Tonneaux (neuf) vers le mercredi 22 novembre.
1re Chambre, $80. Entrepont $25
F. Le Boulanger, Funch, Edye & Co.,
46 Beaver Street. Ag't gen. pour passagers. | 27 South William St. Agents généraux.
Agent à la Nouvelle-Orléans,
L. A. FOURNIER,
No 163 rue Gravier.
1er aout—1an

North German Lloyd.
STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA HAVRE SOUTHAMPTON ET HAVANE.
Les steamships du NORTH GERMAN LLOYD reprendront leurs voyages réguliers l'automne prochain, comme suit:
De Brême — de la Nlle-Orléans.
BRAUNSCHWEIG..12 Nov
PRIX DU PASSAGE:
De Brême, Southampton ou Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans—Chambre, $150, Entrepont, $35.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême—Chambre, $150, Entrepont, $45
De la Nouvelle Orléans à la Havane—Chambre, $35, Entrepont, $15.
Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix, 1 an, gratis.
N. B.—Notre agent pour le Texas, M. J. Walde, à Houston, est autorisé à émettre des ordres pour passage d'entrepont aux taux suivants:
De Brême à Galveston $38 00
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leur jour de départ et le prix du passage.
Des billets de passage de Brême, Southampton ou du Hâvre à la Nouvelle-Orléans sont émis par les soussignés.
Pour plus de détails s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Cie,
26 mai—1 an 42 rue de l'Union

COMPAGNIE DE STEAMERS TRANSATLANTIQUES DE CATALOGNE
ENTRE LA NLLE-ORLEANS, BARCELONE ET GENES, VIA LA HAVANE.
Les magnifiques vapeurs de 1re classe de la compagnie de steamers transatlantiques de Catalogne feront un service mensuel entre la Nlle-Orléans et les ports ci-dessus, de la manière suivante:
Départs de Barcelone:
Str. CASTILLA, 2300 tonneaux, vers le 15 sep
Str. JOSE BARO, 1600 tonneaux, vers le 15 oct
Str. SANTIAGO, 1700 tonneaux, vers le 15 nov
Pour Valencia, Malaga, Cadix, Santa Cruz de Ténérife, Puerto Rico, la Havane et la Nouvelle-Orléans.
Départs de la Nlle-Orléans.
Str. CASTILLA, 2,300 tonneaux, vers le 18 oct
Str. JOSE BARO, 1600 tonneaux, vers le 18 nov
Str. SANTIAGO, 1700 tonneaux, vers le 18 déc
Ils feront ensuite successivement des voyages mensuels.
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, ou de toucher à d'autres ports en Espagne pour y débarquer des passagers.
Pour de plus amples informations, s'adresser à G. CORRAL & CO., Agents, 57 rue de la Douane, N. O.
27 août—3m

LIGNE ANCHOR
—DE LA—
Méditerranée à la Nlle-Orléans.
Le beau vapeur
"SCANDINAVIA"
de la ligne Anchor, partira de la Méditerranée en destination de la Nouvelle-Orléans à la fin de ce mois. Les dates de ses départs sont; de Gênes, le 16; de Naples, le 20, de Palerme, le 24 courants. Il fera escale à Malaga s'il y trouve du fret.
Les importateurs feront bien de transmettre par le câble, sans délai, leurs ordres à leurs correspondants.
Un autre vapeur de la ligne suivra celui-ci peu de temps après.
Pour de plus amples renseignements, s'adresser à
MM. FORSTALL, ROSS & CLAYTON,
173 rue de la Commune.
16sept—

FEUILLETON.

No 2. Commencé le 11 nov.

LE Petit Réchappé.

Par H. Lafontaine.

II

Quelque chose d'humide et de velu le frôla. Chaumette fit un effort surhumain, il étendit les bras pour repousser son agresseur qui n'était autre que son chien. Quel cri de soulagement poussa le camelot en sortant de son cauchemar! Plock, c'était bien lui; mais dans quel état!.... Son poil ruisselant d'eau était tout gluant: dans quelle boue, dans quelle vase s'était-il roulé? Le terre-neuve léchait les mains de son maître, puis le saisissait par sa blouse et cherchait à l'entraîner au dehors. Avant de se rendre à son désir, le chineur prêta l'oreille; n'entendant aucun bruit, il se hasarda à passer la tête hors de son réduit. La pluie avait cessé, les grands nuages blancs et noirs, harcelés par le vent, étaient tombés en eau sur la terre, il vit un ciel parsemé d'étoiles et la lune qui semblait se mirer dans la Marne qu'elle argentait de ses rayons.

Tout était calme dans la nature, et Chaumette aurait pu croire que la tourmente n'avait existé que dans son imagination [illegible] pour protester contre la placidité menteuse du firmament....et les cris!....les cris, était-ce un rêve?.... Non!.... il les avait entendus, et par deux fois!

[illegible] camelot sentait le cœur et le courage lui revenir. Ayant repris son ballot, il se décida à sortir de la baraque. Il fit quelques pas, enfonçant jusqu'aux chevilles dans la terre labourée; le chien marchait péniblement devant lui: Chaumette crut d'abord que l'inégalité du terrain en était cause, mais en l'examinant plus attentivement, il vit que la pauvre bête boitait affreusement.

—Allons, bon! pensa le chineur en se baissant, il se sera fait entrer, soit une épine, soit un morceau de verre dans la patte, voyons, que je vérifie la chose.

Le camelot se releva, l'angoisse au cœur et la sueur au front, son chien avait une large blessure au poitrail; c'était le sang qu'il perdait, qui rendait son poil gluant.

Chaumette eut un frisson qui le secoua de la tête aux pieds.

—Ah! courageuse et brave bête, s'écria-t-il, tu as fait mon devoir et voilà comment on t'a arrangée!....

Deux larmes lui montèrent aux yeux, larmes de honte, larmes de rage à la pensée de perdre son chien, son seul ami.

Plock devenait de plus en plus pressant: l'intelligent animal, sentant ses forces s'en aller avec son sang, ne voulait pas laisser son œuvre inachevée, et clopin-clopant, mena son maître jusqu'aux bords de la Marne. Il n'était plus qu'à quelques pas d'un gros arbre dont les racines baignaient dans l'eau, lorsque ses forces épuisées le trahirent; il fléchit, se coucha en faisant entendre une sorte de gémissement qui fendit le cœur du camelot.

—Mon bon chien, est-ce que tu vas crever et me laisser tout seul? Ah! les gredins! les gredins!.... et s'agenouillant, il souleva la tête du Terre-neuve.—Tu souffres, mon vieux?.... et tu m'as amené ici pour que je puisse laver ta blessure? C'est bien ce que je vais faire, attends un peu!

Et tirant son mouchoir, il l'attacha après son bâton, puis le plongea dans la Marne qui roulait à petit bruit. Il lava la plaie; Plock, tout frissonnant, voulait se relever, et ne le pouvait pas; ses yeux, à demi-éteints, regardaient l'arbre avec une angoisse inexprimable; il s'en ap- [illegible] neuve fit un suprême effort, se remit sur ses pattes, enfonça sa grosse tête dans l'aubier qui était creux; mais il la ressortit aussitôt, tourna sur lui-même et retomba comme une masse.

— Il y a donc quelque chose là-dedans! demanda le camelot à la pauvre bête qui fixait sur lui des yeux glauques, pendant qu'une écume blanche sortait de sa gueule.

Le colporteur entra résolument ses deux mains dans le creux de l'arbre et en retira le corps nu et glacé d'un enfant de dix à douze mois.

A ce moment, Plock fit entendre un hurlement plaintif, hélas! le chant du cygne: tout son pauvre être se raidit, il remua la queue, allongea sa grosse langue comme pour faire une dernière caresse à son maître.... et rentra dans le néant!....

Le normand terrifié tremblait comme une feuille entre son chien crevé et cet enfant mort, il promenait une main fébrile sur le poitrail du Terre-neuve; mais c'était fini, rien ne battait plus là-dedans. Du chien, il passait à l'enfant: à force de le palper, il crut sentir un peu de chaleur dans la région du cœur. Défaire son ballot, en retirer deux grandes feuilles de ouate, en envelopper le petit, se l'attacher sur la poitrine à l'aide de sa longue ceinture de laine, embrasser une dernière fois son vieux Plock! recharger son fardeau, ramasser son bâton et reprendre sa course vers Trilport, demanda moins de temps à faire qu'à le raconter.

— Il se réchauffe, le petit, c'est positif, murmurait Chaumette en allongeant ses grandes jambes!.... Qu'est-ce que je vais faire de c't enfant là?.... Il faut prendre un parti, de prompts secours lui sont nécessaires. Y a-t-il un médecin à Trilport? J'en doute. Un apothicaire? j'en doute encore plus. Bath! y a ben un curé, ces hommes d'Eglise ça en sait long, je m'en vas lui dégoiser l'affaire... Pauvre mioche!... l'avoir mis nu comme un ver pour le jeter à l'eau ni plus ni moins qu'un chat! Faut-il qu'y ait du mauvais monde, ça fait frémir! Et dire que sans mon brave Plock, quiben sûr l'a repêché... Ah! les brigands! Si encore ce marmot pouvait parler... mais non, lui [illegible] l'éventrement de mon chien le prouve!... Et Chaumette précipitait sa course, talonné par la crainte de faire, lui aussi, quelque mauvaise rencontre.

A mesure qu'il approchait de Trilport, des préoccupations d'une autre sorte assiégeaient son esprit:

—Je ne suis pas connu dans ces parages, c'est la seconde fois que j'y viens en cinq ans. Si on allait me suspecter? Y a tant de gredins, par ce temps, qui s'affublent en camelots pour faire de méchants coups, que les bons comme les mauvais sont souvent mis dans le même tas!.... S'il prenait fantaisie au maire, au garde-champêtre et à tout le tremblement de ma coffrer jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie?.... Non, non, pas de ça, Lisette! faut point occuper la police, qui s'y frotte s'y pique; la justice, expéditive pour les riches, est lente avec les pauvres.... Pendant ce temps que deviendrait la vieille mère! Ne réveillons pas le chat qui dort!.... J'ai entendu crier, c'est vrai, mais j'ai rien vu; puisque j'ai rien vu, je ne peux rien dire, si non qu'on m'a tué mon chien, et que j'ai trouvé ce petit, que j'ai cru mort d'abord, et qui n'en vaut peut-être guère mieux!.... Quand on me mettrait sur le gril, comme Saint-Laurent mon patron, et qu'on m'y retournerait tant et plus, j'en pourrais pas dire davantage!..... Eh bien! si je disais rien du tout!..... Oui, mais le mioche, je peux pas le garder.... pour sûr, le v'là qui se dégèle....... il me semble qu'y remue!....... Où donc que je vais mettre cet enfant-là?...... Ah! bonne dame d'Honfleur, vous voyez mon embarras, venez-moi en aide, tirez-moi de ce mauvais pas! et je vous promets un cierge de deux livres à mon retour! foi de Chaumette!......

Une heure sonnait à ce moment à l'église de Trilport dont le clocher émergeait au-dessus des arbres; quelques minutes après, le camelot se trouvait devant le porche. A l'encontre des autres villages, le presbytère n'était point attenant à l'église; nouvelle perplexité de Chaumette, qui fut un moment tenté de déposer l'enfant sur les marches et de s'enfuir. Mais ce petit qu'il sentait grouiller sur sa poitrine, lui attendris- [illegible] cabaret, un bouchon quelconque dans ce quenard de pays?..... se demandait le camelot, tout en arpentant le bourg; les maisons sont noires comme des fours.... Enfin, v'là quelque chose qui reluit là-bas, au bout de cette longue allée de platanes.... voyons donc ça.... Mazette!... c'est au moins le château du pays!.... Quelle grille!.... et quelle illumination!.... On est à son aise quand on est claire comme ça pour dormir!.... Le propriétaire de cet immeuble a plus de foin dans ses bottes que tu n'as de marchandises dans ton ballot, mon pauvre Chaumette!.... Sont-y heureux, ces riches!.... Quand on pense qu'y a tant de gens qui se regardent la chandelle!... Cré coquin! si on voulait prendre le petit dans c'te maison de richards!.... C'est là qu'il serait bien!.... Ma foi! qui ne risque rien n'a rien, comme dit le proverbe.... Il est impossible qu'il n'y ait pas quelqu'un debout dans cette demeure si bien éclairée.... je m'en vas sonner tout bêtement!.... Auparavant, passons l'inspection.... Il faut au moins trois minutes pour venir de la maison à la grille, j'aurai donc le temps de décamper sitôt qu'il paraîtra quelqu'un, de gagner là-bas c'te masure en ruine qui me fera un observatoire. Si on me ramasse le marmot, tout sera pour le mieux; si on le laisse, je serai quitte pour venir le rechercher, v'là tout.

Il se mit à défaire la ceinture qui retenait l'enfant, l'enveloppa du mieux qu'il put dans ses ouates, le déposa au pied de la borne et sonna.

La cloche retentit dans la nuit d'une façon si éclatante, que le camelot en tressauta.

La porte de l'habitation s'ouvrit, une forte paysanne, tenant une lanterne, apparut sur le perron.

—C'est-y toi, Constant? cria-t-elle de toute sa force, en faisant de sa main un porte voix.

—Oui, répondit à tout hasard Chaumette.

—T'as donc pas pris la clef?....

—Non! fit le chineur en se sauvant à toutes jambes vers la masure, pendant que la femme à la lanterne s'avançait dans l'allée pour ouvrir à Constant. [illegible] sanne s'écrier:

—Eh ben! où que t'es donc? Voyons, te cache pas, Constant, tu sais que j'aime point ça!

Et elle levait sa lanterne qui projetait ses rayons de droite, de gauche, suivant l'impulsion qu'elle lui donnait.

Tout à coup, elle aperçut le paquet blanc, se baissa, poussa une grande exclamation!....

Chaumette entendit refermer la grille avec force, et vit la femme regagner en courant la maison.... Emportait-elle le petit?.... Il n'osait point aller s'en assurer. Quelques minutes s'écoulèrent dans une véritable angoisse pour le camelot; n'y tenant plus, il s'avança à pas de loup....

Chaumette eut un soupir de satisfaction; l'enfant n'était plus là. Il revint bien vite à la masure, se disant avec sagesse que le Constant attendu, dont il avait emprunté la voix, était probablement sur la route, qu'il valait mieux ne pas le rencontrer.

Il dut s'applaudir de sa prudence, car quelques instants après, il entendit marcher et rire, et plusieurs personnes se crier bonsoir. La grille s'ouvrait à nouveau. Constant, c'était bien lui, cette fois, rentrait paisiblement et sans l'aide de personne, car il avait la clef.

—Allons, se dit Chaumette, v'là le petit au chaud, sans que je me trouve mêlé à l'affaire; j'ai eu assez de tintouin, qu'ils se débrouillent à leur tour, eux autres! C'est égal, dans quelques mois, je repasserai par ici.... pour savoir ce que ça sera devenu.... Et ramassant son bâton: En route pour Meaux, camelot, tu dormiras demain après le grand marché.... faut penser aux 25 francs de la mère!.... Ah! mon pauvre vieux Plock! comme tu vas me manquer!....

Du revers de sa main calleuse, il essuya deux larmes qui roulaient sur ses joues basanées, reprit sa course, et sa longue silhouette se perdit bientôt dans l'ombre projetée par les grands arbres du chemin.

(*La fin à demain.*)

Le domaine de la Malmaison, ancienne résidence de l'impératrice Joséphine et de la reine Marie-Christine d'Espagne a été vendu au Palais de Justice de Versailles.

Cette magnifique propriété a été adjugée à M. Pellerin, avoué, qui agissait au nom d'une Société financière, au prix de 453,000 fr.

Depuis le commencement du siècle, la Malmaison a passé en différentes mains. Lorsque l'impératrice Joséphine mourut, elle devint la propriété de son fils, le prince Eugène de Beauharnais.

En 1826, le domaine, fut acheté par N. Hagaermann, banquier suédois, qui le céda, en 1842, à la reine Marie-Christine, mère de l'ex reine Isabelle, au prix de 500,000 fr. L'impératrice Joséphine l'avait payé 160,000 fr. En 1861, l'empereur Napoléon III se rendit acquéreur de la Malmaison pour 1,500,000 fr., qui redevint propriété nationale à la chute de l'empire. Il y a peu d'années, un banquier de Paris en devenait propriétaire, mais pas pour longtemps, ainsi qu'on le voit.

L'acquéreur avait imaginé de le morceler et de le vendre par lots et par annuités. L'opération ne réussit point, puisque le propriétaire ne vendit que cinq hectares, sur quarante-cinq que comprenait le domaine, dans lequel se trouve le château historique.

Il y a quelques mois, le banquier faisait faillite, et c'est à la requête d'un créancier à qui il était dû 200,000 fr. qu'a eu lieu la saisie immobilière du domaine, et sa vente, par ordre du tribunal.

La mise à prix de 400,000 fr. peut au premier abord sembler dérisoire; mais on s'expliquera ce prix quand on saura que les cinq hectares qui avaient été vendus forment des enclaves et des bordures, ce qui a largement déprécié sa valeur.

Anatole Lionnet demandait un jour, à ce pauvre Privat d'Anglemont comment il vivait:

Le poète lui répondit mélancoliquement:

CONSEILS.

Tout le monde sait que la toile d'araignée a la propriété d'arrêter le sang des coupures; mais comme il est peu de personnes qui se soucient d'entretenir ces insectes utiles mais désagréables, nous croyons devoir indiquer un moyen tout aussi simple: c'est d'entourer la coupure de coton cardé.

C'est par erreur que certaines personnes attribuent au coton des propriétés malfaisantes; aujourd'hui beaucoup de praticiens le substituent au contraire à la charpie de toile.

Poulet à l'huile.—Coupez un poulet en petits morceaux; faites revenir dans du beurre avec trois oignons hâchés très fin. Lorsque tout est bien doré, jetez dessus deux cuillerées d'huile d'olive, et sautez le poulet jusqu'à parfaite cuisson. Sel et poivre avant de servir.

Le poulet à l'huile doit être fait rapidement sur un feu vif.

C'est l'époque des nettoyages, il faut faire disparaître des maisons la poussière accumulée pendant l'été et les souillures des mouches.

Les peintures blanches se lavent, comme les vitres, avec du blanc d'Espagne et de l'eau. Cette façon de les nettoyer ne les endommage pas, ce qui est précieux. Les eaux secondes et autres enlèvent le vernis et même la peinture.

Remède contre la migraine.

Procurez-vous du camphre en poudre; renfermez-en une petite pincée dans un peu de mousseline, et mettez un de ces petits sachets dans chaque oreille.

Au Jardin des Plantes.

M. Prudhomme montrant des tortues à son fils:

—Vois, mon enfant, comme parfois la nature se complaît à distribuer inégalement ses dons. Voici, par exemple, la tortue, [illegible]

Un joli mot du prince de Galles.

Dernièrement, le duc de Connaught donnait une soirée à laquelle assistaient toute la nobility et gentry de Londres.

Un tailleur de l'aristocratie anglaise, aujourd'hui retiré après grosse fortune faite, avait obtenu une invitation par un de ses anciens clients, et assistait à la fête.

Le prince de Galles qui l'avait aperçu, le rencontrant quelques jours après dans une réunion de sport, lui demanda comment il avait trouvé la fête de son frère.

—Très brillante, monseigneur, répondit l'ex-tailleur, mais un peu cohue, c'était par trop mêlé.

—Que voulez-vous, mon cher Paul, fit le prince de Galles en souriant, mon frère ne peut réellement pas n'inviter que des tailleurs.

THE NEW-ORLEANS BEE.

(L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.)

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, nearly 56 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:

Per annum, $3 six months, $1.50; four months, $1; three, 75 cents.

Address: Editors "N. O. Bee,"